

que la muse de De Loy se livrait à toutes ses inspirations , et c'est là, qu'à son insu, on a pu recueillir la plupart de ses poésies qui, sans cette précaution, aurait eu le sort des mélodies portugaises perdues pour la littérature et que dans son *nonchaloir* il laissait emporter par le vent.

Longiron restera longtemps avec le souvenir de ces *doux passe-temps*, de ces poétiques réunions qui, désormais, semblent perdues pour le pays. Si, pourtant, au château retentissait la joie, si l'écho du parc, dans ces belles soirées d'été, ne redisait que des chants de bonheur, il est plus d'un lieu, dans les profondeurs de la forêt, témoin des gémissements du poète. On l'y a surpris errant plus d'une fois, à toutes les heures de la nuit, par des temps affreux, en proie à toutes les agitations du désespoir. C'est qu'il était époux, c'est que lui aussi était père, et que bien des voix chères à son cœur, qu'il ne voulait pas que d'autres entendissent, le rappelaient et demandaient à Dieu son retour....

Ce retour, encore une fois, était peut-être tout ce qu'il souhaitait lui-même; mais, ne rapporter de tant de courses vaines qu'un nom stérile, rentrer comme au départ avec le seul bourdon de pèlerin, cette pensée le contristait et le faisait fuir en coupable qui n'a point encore prescrit son châtement.

A peine eût-il resté dix-huit mois à Saint-Etienne , où tout devait le retenir, qu'il quitta cette dernière ville pour se rendre à Douai. Sa position à Douai ne devenait pas meilleure : à Saint-Étienne il était rédacteur du *Mercure Ségusien*, à Douai il le devint du *Mémorial de la Scarpe*. Aussi, ce départ ne s'explique que par ce que nous avons dit de tous ces départs, et par ce qu'il en dit lui-même dans l'épître que peu de temps après, il adressa à ses amis du *Mercure Ségusien* :

Le cœur toujours rempli de vœux inépuisables,
Je vais comme le Rhin me perdre dans les sables,
J'erre de cités en cités ;